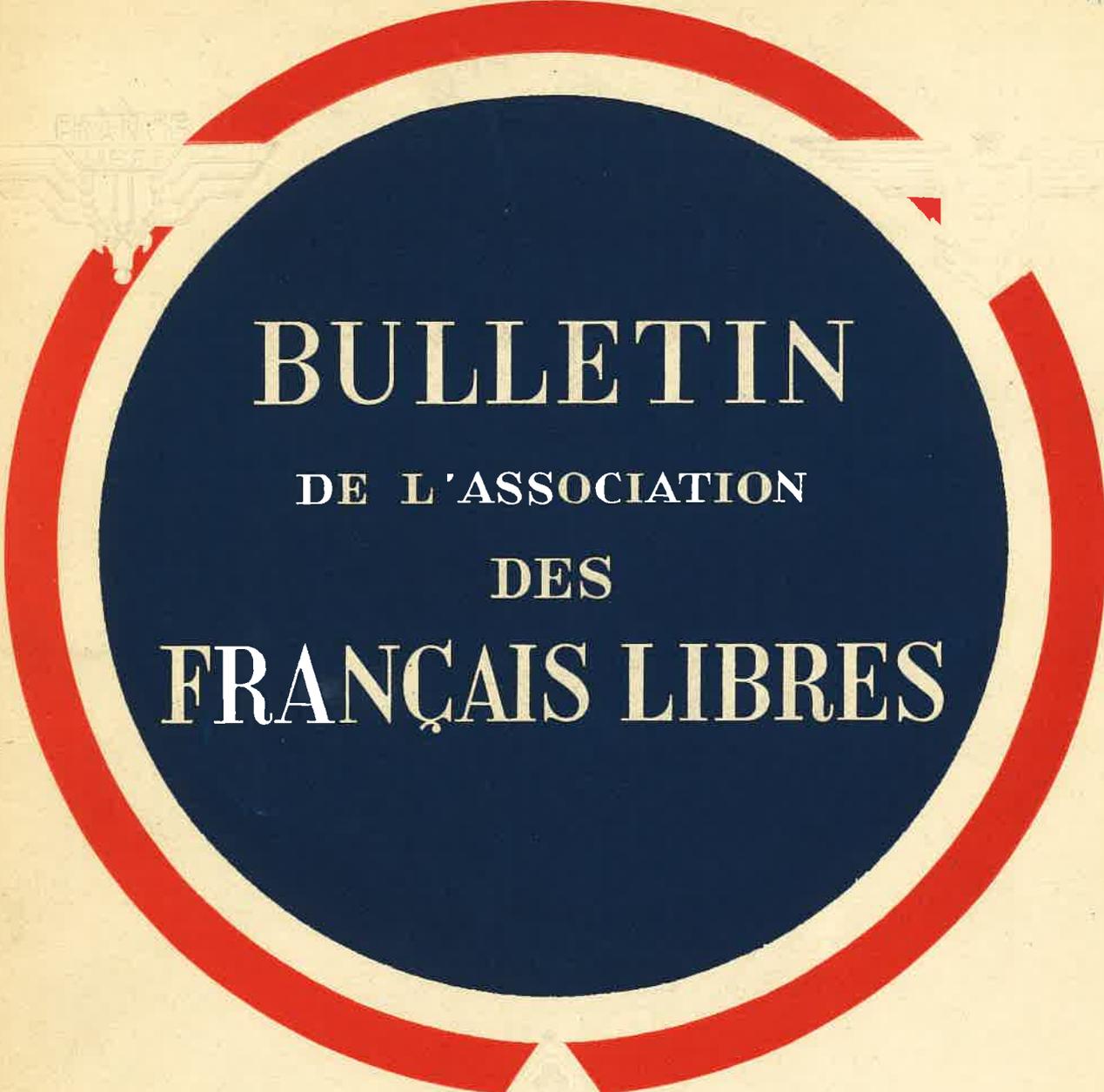


Revue

1946



BULLETIN
DE L'ASSOCIATION
DES
FRANÇAIS LIBRES



N° 2
JANVIER 1946



S O M M A I R E

N° 2

JANVIER 1946

	<u>PAGES</u>
ÉDITORIAL	7
LA PRIÈRE POSTHUME.....	8
LE COLONEL MORLAIX	10
SERGEANT GNAMA, par R. Gary.....	11
SÉRÉNITÉ	14
EGYPTE : GLORIEUSE PORTE.....	15
QUATRE MINUTES... ..	19
19 AOUT 1942 : DIEPPE.....	22
A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL BROSSET	27
LE GÉNÉRAL COLLET.....	29

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
4, RUE MURILLO, PARIS (8^e) — WAGram 55-55 et 55-56

É D I T O R I A L

*M*ille difficultés nous ont empêchés de publier le « numéro 1 » aussi vite que vous souhaitiez. Il n'était pas non plus tel que nous le désirions. N'en veuillez qu'aux temps que nous vivons.

Nous nous rassemblons d'ailleurs pour les rendre plus acceptables : notre dessein — et notre destin — de Français Libres est de poursuivre inlassablement un effort fraternel, armés, cette fois, du plus pacifique des moyens de combat : la Pensée. Or, nous croyons à son efficacité.

Nous avons donc consacré la meilleure partie du « numéro 2 » que voici à la pensée de nos morts et aux actes des vivants.

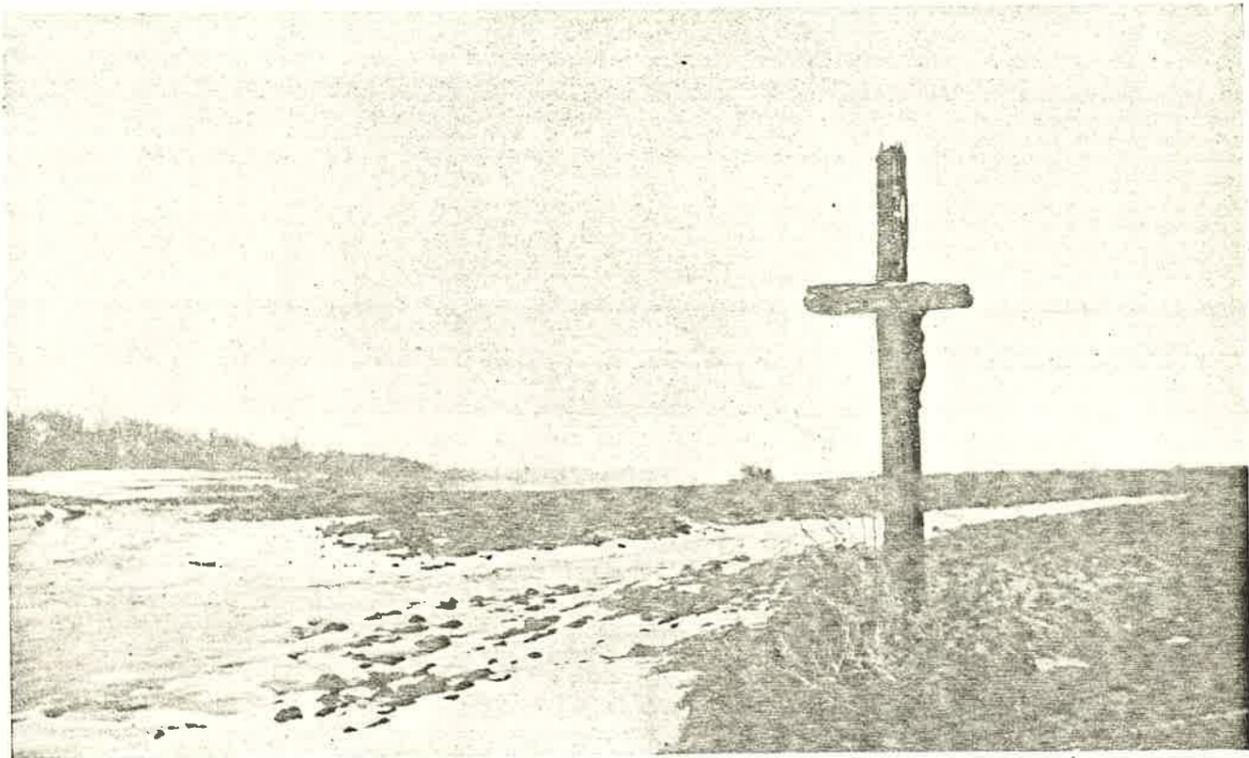
De nos morts : car il faut qu'on sache à quelle hauteur atteignait leur pensée profonde, trop mal connue.

De nos vivants : car ce sont les hommes qui doivent non seulement restituer cette pensée à notre pays et au monde, mais encore la grandir.

Nous voulons aussi dire notre gratitude à tous ceux qui, aujourd'hui, nous aident à continuer la tâche si sublimement commencée par des hommes de vingt ans aux âmes d'apôtres.



L A P R I È R E P O S T H U M E



Comment ne pas être bouleversé par la grandeur de cette « Prière », si simple et si hautaine à la fois, et qui fut exaucée... Elle se trouvait dans les papiers du jeune étudiant alsacien Zirnfeld, parachutiste de France Libre.

Il avait su réaliser l'alliance si souvent tentée, si rarement obtenue de la Philosophie et de l'Action, puisqu'il avait laissé, pour combattre, la préparation de sa thèse sur la « Quête de Dieu », puisque, dans son équipement, Bergson et le « Saint-Paul » de Maritain voisinaient avec les grenades et la mitraillette.

Le 27 septembre 1942, il partit pour une mission de destruction derrière les lignes allemandes. Blessé au ventre, par une balle ennemie, il mourut lentement sous les yeux de ses camarades, qui ne pouvaient rien pour lui, et qui durent l'enterrer là.

*Je m'adresse à vous, mon Dieu,
Car vous me donnez
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce qu'on ne vous demande jamais.*

*Je ne vous demande pas le repos
Ni la tranquillité,
Ni celle de l'âme, ni celle du corps.*

*Je ne vous demande pas la richesse,
Ni le succès, ni même la santé.*

*Tout ça, mon Dieu, on vous le demande tellement
Que vous ne devez plus en avoir.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.*

*Je veux l'insécurité et l'inquiétude,
Je veux la tourmente et la bagarre,
Et que vous me les donniez, mon Dieu,
Définitivement.*

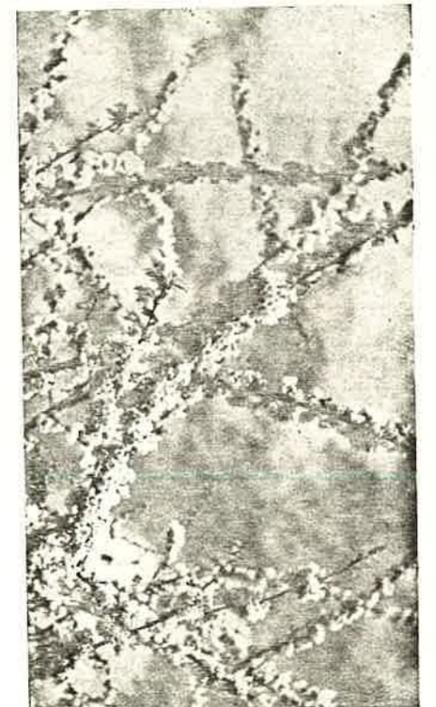
*Que je sois sûr de les avoir toujours,
Car je n'aurai pas toujours le courage
De vous les demander.*

*Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste.
Donnez-moi ce dont les autres ne veulent pas.*

*Mais donnez-moi aussi le courage
Et la force et la foi.*

*Car vous êtes seul à donner
Ce qu'on ne peut obtenir que de soi.*

ZIRNFELD.



In memoriam



LE 19 décembre 1945, un avion militaire qui revenait de Londres par des conditions atmosphériques particulièrement mauvaises s'écrasait près de Jouy-en-Josas. Parmi les victimes que les témoins relevèrent se trouvait le Colonel Morlaix, des Forces Aériennes Françaises Libres.

Plus de six mois après la cessation des hostilités contre l'Allemagne, l'Armée de l'Air continue à payer largement son tribut et un à un nous voyons partir nos camarades du début.

Jean Morlaix était né en Bretagne. En septembre 1939, en raison de sa connaissance de la langue anglaise, il était détaché auprès de la Royal Air Force basée en France. En juin 1940, il part immédiatement pour l'Angleterre où il se met à la disposition du Général de Gaulle. Après un stage de trois mois dans les écoles de la R.A.F., il est affecté à un groupe anglais, avec lequel il participe à la lutte contre la Luftwaffe. Il est parmi les premiers à avoir rem-

porté en Grande-Bretagne une victoire aérienne. Dans la nuit du 11 mai 1941, au cours de la plus violente attaque que Londres ait connue, Jean Morlaix abat un Junker 88, portant à 3 le nombre des victoires remportées par les aviateurs français cette nuit-là. Les mois qui suivirent furent pour lui une suite étincelante de succès. Rapidement il prend la tête du palmarès des F.A.F.L. et bientôt se place parmi les meilleurs chasseurs de l'aviation alliée, sur la liste desquels il est classé en dixième position.

Au début de 1942, il est appelé à l'Etat-Major de la 11^e Région aérienne de chasse du territoire britannique, le fameux « 11^e group », où ses connaissances techniques sont hautement appréciées. Au mois de juin de la même année, nos Alliés lui confient le commandement d'un Squadron spécialisé dans les reconnaissances à longue distance sur les côtes continentales. Il reste à ce commandement jusqu'en février 1943. Il est alors envoyé à Alger par le Général de Gaulle qui le prendra plus tard dans son Etat-Major particulier.

Promu Lieutenant-Colonel en juin 1943, il est envoyé au Moyen-Orient comme Commandant en Chef de l'Aviation Française. Rappelé à Alger en avril 1944, M. Grenier, Ministre de l'Air, le prend à son cabinet militaire.

En juillet 1944, le Lieutenant-Colonel Morlaix constitue le groupement « Patrie », comprenant les escadrilles « Béarn » et « Picardie » destiné à soutenir les F.F.I. du Sud-Ouest. En août le groupement part d'Afrique du Nord sur des avions « Glenn Martin » et atterrit près de Toulouse, prenant immédiatement une part active au combat. L'épopée de ce groupe est une des plus étonnantes de cette guerre.

Alors que les Armées de l'Air alliées et ennemies opéraient grâce à une organisation de ravitaillement et de renseignement extrêmement complexe, les escadrilles du Colonel Morlaix se battirent en prélevant leur essence sur les prises à l'ennemi. Leurs munitions étant amenées d'Afrique du Nord par avion. Aucun échelon roulant ni matériel de parc n'était à leur disposition, et cependant chaque jour l'ennemi voyait détruire ses convois du Verdon à Ruffec, en passant par Poitiers.

La fin des hostilités ne laissa pas le Colonel Morlaix inactif. Après avoir été affecté au Cabinet Militaire du Ministre de l'Air, il est appelé à la Direction des Ecoles. C'est à cette tâche magnifique, sur laquelle repose l'avenir de nos ailes françaises, qu'il voulait consacrer son activité et son expérience. C'est à cette tâche qu'il a trouvé la mort dans ce combat sans fin contre les éléments qui est l'honneur des hommes de l'air.

Le Colonel Morlaix était décoré de la Croix de Commandeur de la Légion d'Honneur, de la Croix de la Libération, de la Croix de Guerre avec 16 palmes, de la Croix de Guerre belge avec palmes, de la Croix de Guerre tchécoslovaque, de la Distinguished Service Order, de la Distinguished Flying Cross avec bar., et de la D.F.C. américaine. Il comptait à son palmarès 22 victoires officielles et 9 probables. Il était le deuxième sur la liste des as de l'aviation française.



SERGEANT GNAMA

EN 1941, le Chari se jetait dans le lac Tchad. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui. Le monde a tellement changé! Tant d'espoirs se sont évanouis, tant de rêves ont mordu la poussière, tant d'amis ont trahi, que rien n'est plus sûr : le monde lui-même a peut-être changé de figure. Mais en 1941, l'espoir était vivant, les rêves ardents et purs, on connaissait le nom de ses amis, et le Chari se jetait dans le lac Tchad.

Ce jour du mois de Janvier, nous étions sept hommes sur le fleuve. Les baleinières se traînaient au soleil. Les hippos sortaient leurs oreilles de l'eau et puis plongeaient, boudriches obèses. Les pélicans prenaient leur essor, battaient l'eau de leurs pattes avec un bruit de gifles, puis rentraient leur train et décollaient. Sur les rives, les caïmans ressemblaient à des troncs d'arbres morts. Les camarades dormaient dans la cabine. De Fort-Archambaud à Fort-Lamy, il fallait compter dix jours de baleinière et Dieu sait si nous étions pressés : nos Blenheims nous attendaient à Fort-Lamy et Koufra était toujours aux mains des Italiens.

— Écoutez, dit quelqu'un.

Un nègre chantait, sur le pont. C'était une sorte de litanie à l'arabe, triste et désordonnée, comme leur prière le soir.

— Les mots sont français, dit Paul-Louis.

Je me levai et mis la tête dehors. Le boy de Paul-Louis était assis sur le pont. Il me tournait le dos. Accroupi, il écaillait un poisson « capitaine » avec application. Le soleil se couchait et je vis un moment sa tête noire et crépue juste au centre du disque rouge. Tout son corps tremblait légèrement, au rythme de la baleinière.



— C'est mon boy, murmura Paul-Louis en sortant la tête de l'ombre. Et il ne sait pas le français...

Voici pourtant ce que chantait un boy nègre de la tribu des Sahras, au milieu du Chari, en ce mois de janvier 1941, un boy nègre qui ne savait pas le français :

*Nos mères pleurent sur la dalle
Tous nos frères sont prisonniers
La France entre des mains sales
Mais nous sommes les justiciers...*

— Pince-moi, souffla Paul-Louis.

Je l'ai pincé. J'ai dû même le pincer très fort car il se mit à jurer pieusement à voix basse. Le boy chantait toujours. Les mots étaient difficiles à comprendre, déformés et comme enlisés dans la voix, mais il recommençait toujours sa chanson sans reprendre haleine, comme un disque fou, et on parvenait à repêcher les mots un à un, à grand'peine.

*Les vengeurs et les sans trêve,
Les cruels, les sans-merci
Nous n'avons tous qu'un seul rêve
Que le crime soit puni...*

Ici, nous laissâmes passer une suite de sons doux et aigus qui firent soudain plonger les hippos et chassèrent les caïmans des rives. Puis nous retrouvâmes le fil :

*Alors par la Sacrée Porte
Nous reviendrons le cœur fier...
Sinon que le diable emporte
Notre âme dans le désert...*

— Il y a un hiatus dans chaque vers, grinça derrière nous un puriste.

*Sinon que le chacal mange
Nos os secs en ricanant.
Mais pour vivre dans la fange
Il faudrait être allemand...*

C'était fini. Je vis le boy se retourner et nous regarder avec une terreur d'enfant.

— Jean-Baptiste, appelle-je.

Le boy s'approcha. Il tenait dans sa main le « capitaine » écorché, et il avait l'air effrayé d'un voleur pris en flagrant délit.

— D'où connais-tu cette chanson ?

— Il ne parle pas français, dit Paul-Louis, avec je ne sais quelle tristesse.

— Il chante seulement, grinça quelqu'un.

Mon boy nous servit d'interprète. Oui, il avait appris cette chanson chez un Français. Quel Français ? Un Français. Tous les Français sont pareils. Il ne fait pas de différence entre les Français.

— Il ferait plaisir au grand Charles, grinça quelqu'un, toujours le même.

Où avait-il connu ce Français ? A Bangui. Que faisait-il ? Il chantait. Et lorsqu'il ne chantait pas ? Il chantait toujours. Mais encore ? Quelquefois, lorsqu'il ne chantait pas, il dormait.

— Un administrateur de colonie, devina quelqu'un, toujours le même.

— Ils ne chantent jamais, observa Paul-Louis.

Où était jusqu'à présent son maître ? Dans le ciel. Mort ? Non, pas mort, seulement parti dans le ciel. C'était donc un aviateur ? Oui, c'est ça, c'était un... enfin, comme vous dites. Et comment s'appelait-il ? : Sergent Gnama.

— Ça veut dire animal...

Les hippos sortaient de l'eau leurs oreilles de chat et reniflaient bruyamment. Le soleil était tombé dans la jungle et la nuit venait rapidement comme on plonge. Sergent Gnama, je ne sais où est aujourd'hui votre piste, dans quel ciel vous avez vaincu ou sur quelle terre vous êtes mort, mais je veux que votre pays sache ce que chantait votre boy nègre de l'Oubangui en cette année 1941. C'était une année terrible, mais sûre... Je me souviens très bien : le Chari se jetait alors dans le lac Tchad.

ROMAIN GARY.



SÉRÉNITÉ

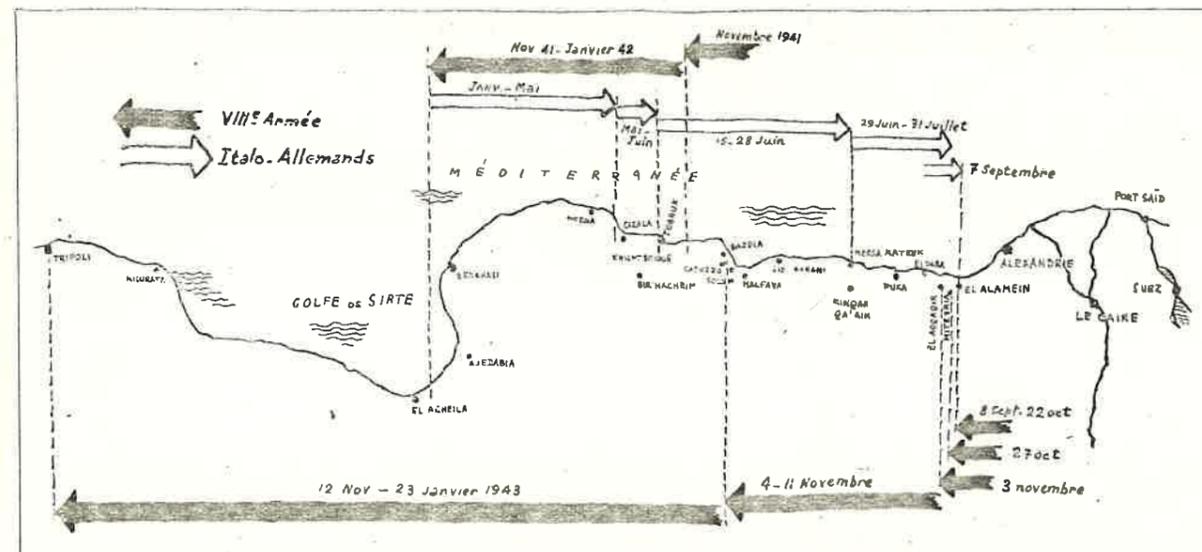
« ...En m'analysant bien maintenant, je m'aperçois que, en m'embarquant, j'ai senti remuer en moi quelque chose qui a été comme une partie de moi-même, et cette secousse a réveillé toutes les forces de mon orgueil et de mon énergie primitive. Oui, ma première réaction a été celle-ci : un Français ne peut laisser son Allié se battre seul, même si ce dernier est responsable de la guerre. Ça m'a été une consolation intérieure d'autant plus belle que, longtemps, j'en ai ignoré la source et la raison véritables. Toujours est-il que j'ai eu une révélation soudaine du beau, du vrai, du juste. De là est jaillie une lumière qui m'a toujours éclairé, depuis dix mois que je suis en Angleterre et qui toujours depuis m'a empêché de dévier du droit chemin. Et je me suis embarqué tout tranquillement : comme je suis né, comme j'ai vécu, et comme je mourrai, fort probablement. »



Ces lignes sont extraites d'une composition française faite lors d'un examen, à Old Dean Camp, Camberley (Angleterre), par Robert Colcanap.

S'échappant de Bretagne, Robert Colcanap rejoignit les Forces Françaises Libres le 19 juin 1940.

Il fut tué à 21 ans, le 11 novembre 1943, après avoir effectué brillamment de nombreuses missions de bombardement, comme observateur, au Groupe Lorraine, dont il était le benjamin.



EGYPTE¹² glorieuse porte...

Les F.L. avec la 8^e Armée

Sur la carte, l'index du Lieutenant-Colonel de Sairigné va du Caire à Tripoli, bases respectives des armées en présence.

Bornons-nous à rapporter un récit dont la concision linéaire saisit comme une aventure épique.

Le Caire... Tripoli...

2.500 kilomètres de désert.

Une seule route, le long de la côte. De très faibles possibilités de transport par mer : la Méditerranée est presque bouclée et les bateaux manquent.

Le jour où, par exemple, les adversaires se rencontrent à Tobruk, ils doivent assurer, sur plus de 1.000 kilomètres, des communications sans cesse menacées par des commandos venus de la mer ou du désert. De part et d'autre, la situation reste par conséquent précaire. Celui qui avance étire sa ligne de communication, et tout ce qu'il doit sacrifier pour l'assurer, l'adversaire, qui a reculé, le regagne fatalement. Au bout de peu de temps, la nécessité — vivre et tenir — rétablit sans combat l'équilibre que le combat avait rompu. Au reste, ce ne sont pas des armées qui sont en présence, mais au plus deux ou trois divisions blindées et trois ou quatre divisions d'infanterie motorisée. Voilà qui explique les mouvements de va et vient, apparemment étranges, qui caractérisent les campagnes de Lybie. Ajoutez que cela se passe au pays de la soif et du cheli. Vous comprendrez...

Au mois de juin 1940, les Italiens sont pourtant nombreux à la frontière d'Égypte. Les Britanniques, eux, ne disposent que de faibles troupes mais solides et entraînées. Toute la 7^e division blindée est là. A la fin de 1940, après quelques escarmouches, le général Wavel passe à l'offensive, bouscule l'ennemi, atteint d'une traite Benghazi qu'il dépasse, et ramène des prisonniers par dizaines de mille. L'Italie africaine est

saignée. Mais les Allemands accourus à la rescousse débarquent deux divisions à Tripoli et contre-attaquent. Les Anglais refluent jusqu'à Solboun en Égypte. Ils peuvent néanmoins laisser un fort point d'appui à Tobruk qui, ravitaillé par mer, tiendra jusqu'à sa délivrance. En juin 1941, nouvelle offensive britannique. Elle se solde par un échec coûteux; presque tous les chars sont détruits. Il faut attendre six mois encore pour que l'attaquant, toujours le vaincu de la veille parce qu'il est plus près de ses bases, soit prêt. En décembre 1941, Ritchie attaque; en un mois il atteint le fond de la grande Syrte et s'arrête.

Les Forces Françaises Libres, qui n'avaient alors été représentées dans la 8^e Armée que par deux petites compagnies motorisées du B.I.M., entrent alors plus sérieusement en scène. A la frontière d'Égypte, la 1^{re} brigade du général König assiége Halfaya où une brigade allemande, renouvelant l'exploit des Australiens de Tobruk, s'est retranchée. Halfaya tombe; des renforts partent pour les premières lignes à 1.100 km de là, trop tard. Rommel a attaqué et poursuit tambour battant les deux seules divisions anglaises que l'on avait pu porter si loin.

En hâte, on s'organise; après avoir retardé l'ennemi à Mechili, la 1^{re} brigade s'installe sur les lignes de Gazala et contribue à l'arrêter. Le 14 février elle reçoit la mission d'organiser et de défendre le bastion Sud des nouvelles lignes britanniques dont la citerne de Bir Hacheim marque l'extrémité. C'est là que nos troupes vont travailler pendant quatre mois à créer une position sur un bled nu et à peine ondulé. Le « box » comme disent les anglais mesure 7 kilomètres et demi de tour, il est protégé par plus de 100.000 mines. Peu à peu tout disparaît dans le sol rocheux: les réserves d'eau d'abord, puis les hommes, l'essence et les véhicules eux-mêmes.

Un champ de mines part du Nord de la position et court sur 80 kilomètres jusqu'à la mer; sa largeur varie de 2 à 5 kilomètres. Derrière lui de gros points d'appui comme Bir Hacheim: Knightsbridge, El Adem, Gazala, Tobruk s'échelonnent tous les 10 ou 15 kilomètres; en arrière encore, les divisions blindées sont prêtes à manœuvrer dans les intervalles.

Pour la brigade française, l'attente n'est pas fastidieuse: devant elle, l'ennemi s'installe à Mechili, à plus de 100 kilomètres. Tout cet espace vide sera sans cesse parcouru par nos « Jock Colonnes » et nos patrouilles.

Le temps passe; les adversaires sont prêts, à égale distance ou presque de leurs bases: qui donc attaquera le premier? Il semble que l'initiative doive nous appartenir; mais non: vers le 20 mai on nous annonce l'attaque allemande.

Dans la nuit du 26 au 27, deux divisions blindées et une division motorisée allemandes ainsi qu'une division blindée italienne (L'Ariete) prennent leur course et, en colonnes parallèles, contournent par le sud la position de Bir Hacheim, culbutent une brigade anglaise et le 27, au petit jour, tombent sur les divisions blindées anglaises, à 40 kilomètres plus à l'est.

La malheureuse division Ariete placée à la gauche de ces colonnes a pris son virage un peu court et le 27 mai à 8 heures ses chars de gauche se heurtent à la pointe sud de nos marais de mines. Sans hésiter quatre-vingts chars attaquent aussitôt; moins d'une heure après, trente-deux brûlent, les autres fuient.



Pendant quinze jours le combat se déroule autour des « boxes » de première ligne, aucun ne cède; le succès semble d'abord nous sourire; à partir du 5 juin, il est évident que l'ennemi est vainqueur, il faut le retarder assez pour que la déroute ne tourne pas en catastrophe. Bir Hacheim jouera le rôle essentiel. Rommel lui-même en dirige le siège. Le 10 juin au soir, cinq jours après la date

Les suprêmes heures de Bir-Hacheim

limite fixée par le haut commandement, à bout de munitions et surtout d'eau, le général König doit se décider: il faut se rendre ou partir. Pas d'hésitation possible, une sortie de vive force permet à la brigade de sauver les deux tiers de son personnel et près du tiers de son matériel.

Bir Hacheim évacué, les événements se précipitent. Tous les autres « boxes » tombent l'un après l'autre, la chute de Tobruk entraîne une immense retraite. Plus d'unités fraîches à opposer à l'ennemi qui avance à toute allure; Tobruk, Solum, Fuka, Daba; les avant-gardes sont à El Alamein le 3 juillet.

A 70 kilomètres d'Alexandrie, Rommel s'apprête déjà à conquérir cette ville que la Royal Navy a tout juste fini d'évacuer. Le Caire et le canal de Suez pourront alors être atteints dans la journée.

C'est alors que les cinq jours gagnés à Bir Hacheim prennent toute leur valeur; la 9^e Armée britannique de Syrie et d'Irak accourt à marches forcées, la division australienne qui est en tête arrivera au goulet d'El Alamein quelques heures seulement avant l'Afrika corps.

Rencontrant une troupe fraîche, à bout de souffle, Rommel s'est arrêté. Le terrain se prête à la défense: 45 kilomètres seulement séparent le bord Nord de la dépression de Qattara de la côte. Alexandrie et le Caire sont à quelques dizaines de kilomètres mais seront à peine inquiétées, tant la R.A.F. surclasse la Luftwaffe.

Terrain bien différent de celui que nous avons connu!

D'abord très ondulé au Nord et couvert de maigres touffes d'herbes, il se transforme, au Sud, en plateau sablonneux, coupé de « qarets », nos « garas » d'Afrique du Nord, tables rocheuses aux falaises abruptes qui s'élèvent brusquement de 20 à 60 mètres. Plus au Sud encore, une série de gradins de sable mou conduit à la dépression de Qattara pratiquement infranchissable.

Des deux côtés on travaille avec acharnement, les champs de mines se multiplient, les troupes se renforcent; en fin juillet l'ennemi croit pouvoir attaquer. Il choisit le secteur Sud: prévenus à temps les Britanniques évacuent un couloir de 5 kilomètres de large dans lequel s'enfonce une division blindée allemande.

Ralenti par l'effroyable terrain, pilonné par toute l'artillerie disponible et la R.A.F., l'ennemi se replie dès le surlendemain sans qu'aucune unité britannique ne soit intervenue directement. L'Afrika corps laisse sur place de nombreux véhicules et chars, l'équilibre est désormais rompu; le général Montgomery précipite alors ses préparatifs.

Le fond du gouffre vient d'être atteint; n'oublions pas en effet que c'est le moment où Stalingrad est prêt à succomber, où les Japonais règnent en maîtres sur le Pacifique et menacent l'Australie, où la Méditerranée est presque interdite à la marine anglaise et où Malte ne tient que par miracle.

L'attaque anglaise d'El Alamein va être le premier pas des Alliés sur la route de la victoire.

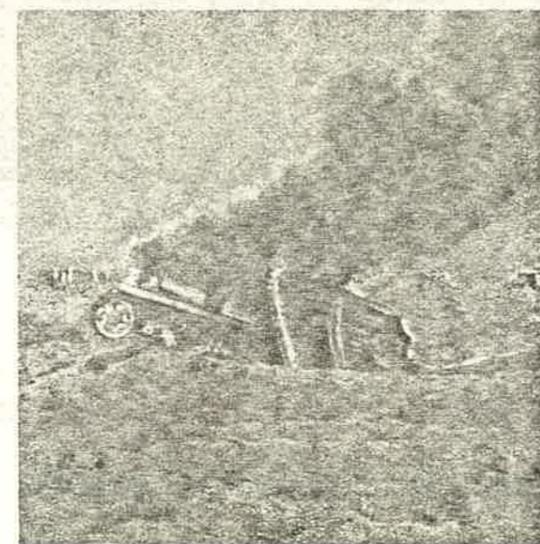
Le lieutenant-colonel de Sairigné se lève, et pose son doigt sur le point crucial.

— El Alamein! poursuit-il.

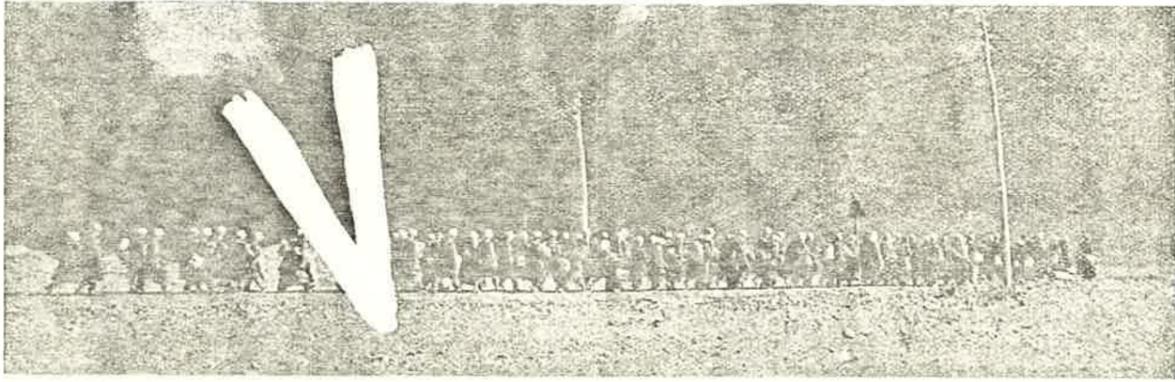
Le 23 octobre 1942, à 22 heures, par une magnifique nuit de pleine lune, le premier coup de canon est tiré. A la même seconde, 800 canons se sont déchaînés. L'aube seule fera disparaître la lueur étrange que contemplant les Alexandrins.

Quelques jours plus tard, Stalingrad se libérera, les Américains débarqueront en Afrique du Nord, Malte sera ravitaillée. Vraiment, la victoire est en marche.

La 8^e Armée britannique s'est préparée longuement; un camouflage poussé à l'extrême a permis de conserver la surprise: depuis de longues semaines déjà, l'ennemi a repéré tous ces faux chars de combat, groupés derrière le front Nord; il s'en amuse. Deux divisions blindées (de véritables divisions blindées



La défaite allemande se prépare...



Les vaincus . . .

cette fois), prendront la place de ces constructions de tôles et de bois, sans que le boche s'en doute.

Le 23 au soir, la 1^{re} Division Française Libre est dans la danse, 2^e brigade en réserve derrière le centre, 1^{re} brigade en action dans le Sud. Celle-ci, arrivée de la veille, a pris un immense secteur, le plus au Sud, le plus difficile. Devant elle, la 21^e « Panzer » et la division blindée « Ariète », attendent l'attaque qu'elles croient principale. La mission des Français est de les maintenir là, le plus longtemps possible pendant, qu'au Nord, la victoire se décide.

C'est un effroyable combat : contre le sable d'abord, contre l'ennemi ensuite, qui contre-attaque avec des chars, nos légionnaires arrivés seuls et à pied sur leur objectif, à plus de 10 kilomètres à l'intérieur des lignes adverses.

Tous les canons anti-chars sont ensablés loin derrière eux, il faut se replier sur la base de départ; l'ennemi cependant, a eu peur; ce n'est que le 26 au soir que la 21^e Panzer remontera vers le Nord. Trop tard!

A l'aile droite, en effet, le combat est acharné. Toutes les nuits, l'attaque fait rage. On se regroupe pendant le jour, à l'abri des terribles 88 anti-chars.

Tout l'Empire Britannique est là : Australiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains, Hindous, Écossais, Anglais de la 50^e division et des trois divisions blindées.

Tous font merveille. Le 1^{er} novembre, enfin, l'ennemi cède. Dans la nuit, une division entière part à l'attaque, guidée par les obus traceurs des canons anti-aériens qui tirent sur ses flancs, elle atteint, d'un élan, son objectif situé à 6 kilomètres. L'ennemi réagit violemment, mais sans succès; des combats acharnés se déroulent.

Le 4 novembre, au matin, le 10^e corps d'armée blindé peut enfin déboucher. Abandonnant dans le désert quatre divisions italiennes, les Allemands fuient sur cette fameuse « Via Balbia » que mitraillent sans cesse les chasseurs de la R.A.F. La pluie sauve l'ennemi du désastre total. Cependant, la poursuite est échevelée; elle ne s'arrêtera pratiquement qu'à Enfidaville, en Tunisie, à 3.000 kilomètres de là, la distance de Paris à Istambul.

Jamais, je crois, une armée n'avait été aussi sûre d'elle-même et de son chef, comme l'était la 8^e Armée; « Monty » l'avait entraînée patiemment pendant de longs mois et avait réussi à faire de cet assemblage de soldats de dix pays différents, un merveilleux instrument de combat dont la foi en la victoire était totale.

J'ai lu, quelque part, une comparaison qui m'a paru juste : c'est celle qui rapproche les soldats de la Révolution de cette 8^e Armée, pleine de fantaisie, habillée à la diable, aimant la vie, mais sachant la prodiguer, ayant la foi enfin.

Il eût manqué quelque chose si la France n'y avait pas été représentée, si elle n'avait participé à la libération de cette terre d'Afrique, qui a vu couler tant de sang français; si le canal de Suez, réalisation française, n'avait, une fois encore, été sauvé avec l'aide des Français.



Avant le dernier départ..

QUATRE MINUTES...

Un parmi vingt autres. Un de ceux dont Radio-Paris disait : « ...ce ramassis de jeunes voyous, de juifs tarés, de mercenaires en mal de soldé et de galons! »; Cependant, il avait 22 ans et déjà pour lui, sa vie, en regard de son idéal, était si peu de chose que, en toute connaissance du danger, il l'osait... pour faire gagner quatre minutes.

Le 10 août 1941, Pelleport reçoit un coup de téléphone qui appelle au terrain cinq pilotes, pour une opération à faire sur le champ. Ce n'est pas un jour de vol pour Pelleport. Tout son devoir consiste à transmettre l'ordre, à attendre les camarades, qui seront là dans quatre minutes. Quatre minutes de cette guerre que l'on devine déjà devoir être si longue... Mais quatre minutes, cela suffit pour vaincre, et Pelleport n'hésite pas. De sa propre autorité, avec ses camarades des sections d'alerte, il part, sans attendre ceux qui arrivaient déjà, et qui voient décoller « sous leur nez » huit Hurricanes...

Pelleport n'est pas rentré. Il a dû être tué en vol par l'un des Messerschmidt qui, embusqués derrière les nuages, fondaient à l'improviste sur les bombardiers.

Il avait devant lui sa vie, toute une vie avec ce qu'elle peut offrir à ceux que le sort a comblés. Mais ses lettres nous apprennent que, pour cette âme, le sacrifice le plus total était chose aisée et naturelle.

Il avait tant attendu de combattre!

Les longs mois de stage n'avaient fait que préciser, que raffermir son idéal, si haut qu'il ne pouvait s'y mêler aucun intérêt personnel, aucune restriction. Le don total à sa Patrie, à son Dieu, voilà ce qu'avait décidé en son âme ce garçon, dont l'apparence élégante et gracieuse dissimulait une surhumaine, une absolue résolution.



* * *

Après sa mort, ses parents reçurent des lettres qu'il leur destinait. Elles constituent le plus beau des testaments et apportent aux jeunes de demain la mystique de ceux qui surent donner leur vie pour eux.



... **T**OUT ce que je pense dépend de deux faits, je suis Catholique et je suis Français. Comme Catholique, je veux propager ma foi et ma philosophie et le genre de vie qui en découle.

Comme Français, je veux le faire pour la France, car elle a besoin d'être refondue dans sa jeunesse.

Quand ma vie était encore un jouet tout neuf, j'ai juré de la consacrer à ce but.

Je veux me battre pendant ces quelques années où je sais que la France est en fermentation.

C'est à notre génération de guider la nouvelle, de lui donner un idéal de vie plus désintéressé, plus sain, plus complet, en un mot, plus chrétien.

Je suis convaincu de l'excellence de cet idéal et j'ai en Dieu une foi aveugle. De cette bataille, je sortirai ou « comme son lieutenant » ou bien j'irai le rejoindre dans son paradis. Ce prestige du combattant, je le transformerai en pouvoir d'influence sur les jeunes Français. De quelle façon ? Je ne le sais pas encore et ça n'a aucune importance. De cette influence, je forgerai un désir et à ce désir je donnerai un cadre.

Rien de ce que j'ai fait, ou dans ce que je suis, ne laisse entrevoir qu'il me sera jamais donné d'aider à la refonte d'une nation. Dieu seul peut quelque chose vraiment, et mon effort de tous les jours n'est autre chose que de me tenir prêt à le servir. Je voudrais être un homme instruit pour savoir juger, sain pour pouvoir agir sans tenir compte du facteur « santé », socialement complet pour forcer les amitiés et créer les influences dont j'aurai besoin.

C'est un programme qui ne laisse au hasard ou à la nonchalance aucune minute, car il demande une application de chaque instant, même et surtout dans le délassement.

J'ai trois grands ennemis : la paresse, l'orgueil-vanité et le tempérament. Ainsi chaque jour est une lutte et compromis — tantôt l'orgueil et la vanité me font douter de ma foi et de Dieu, tantôt la paresse me pousse à me laisser vivre. Il y a un seul domaine où j'ai assez de sang-froid et de courage pour choisir la bonne voie, c'est quand il s'agit de déterminer une ligne de conduite générale. Ainsi le jour où l'occasion se présentera, je serai prêt, à condition d'avoir disposé aux quatre coins du monde des bases d'où je pourrai agir.

Lettre du 17 Mars 1941.



JE me demande ce soir quel est le lien qui nous attache à cette vie — pourquoi ne cessons-nous pas de vivre quand nous n'en avons plus envie ? — Il y a des jours où hier et demain semblent parfaitement inutiles et si ennuyeux. Le Monde nous écrase par son énormité et notre esprit voudrait mourir parce qu'il ne comprend pas.

Le vocabulaire qu'ont employé les hommes depuis des siècles déguise et cache la magnifique simplicité de la foi. Je ne connais rien de plus pénible et de plus décevant que de repasser mentalement l'Eglise, le clergé, le cléricalisme et tout le mauvais français qui traduit cette histoire.

Pourtant l'Eglise est nécessaire et le clergé a produit les plus enviabiles types d'hommes qu'il soit.

Mais Dieu est si parfaitement Beau et Bon et Intelligent que de l'entrevoir au travers des esprits ou des systèmes médiocres est une odieuse déformation. Je pressens cette perfection divine et ma seule raison d'être est de m'en approcher et cependant je n'arrive pas à faire l'effort ou le pas nécessaire pour franchir la distance qui m'en sépare.

La misère, la douleur, la souffrance sont, je crois, les seules manières d'atteindre à cette vie de l'âme — à la face véritable que j'entrevois sans pouvoir y atteindre.

Quand on perd cette petite lumière, alors la vie devient laide, mortellement ennuyeuse et si parfaitement vide.

Bien sûr, l'argent et la santé dans une suite de plaisirs renouvelés nous endorment d'un sommeil artificiel — il est facile et si doux de ne pas penser. Mais quand une fois on a vu, on a senti, on a entendu la voix de Dieu — même de *très loin* — on ne peut pas, on ne peut *plus* ne pas y penser.

Je pense à cette voix souvent au fond de moi-même. Je voudrais sincèrement brûler les années, les heures, les minutes pour arriver plus vite là-haut — mais chaque jour j'hésite, je calcule, je recule — je n'ose pas oser ou je n'ai pas la volonté de continuer, c'est si dur de continuer.

Je voudrais pouvoir vivre avec la seule présence de Dieu. Je voudrais tant qu'il me donne la force de ne dépendre que de lui. Je veux bien vivre ma vie dans la plus atroce souffrance si je puis *vraiment* être intelligent à son service — vraiment fort dans ma volonté.

Une grande intelligence au service d'une grande volonté : et qu'importe le reste... Pourquoi faut-il que tandis que j'ai la foi et la bonne volonté d'agir pour *Lui*, pourquoi me laisse-t-il médiocre ?

Oh ! Médiocre ! petit, incapable. Pourquoi ! C'est si laid la médiocrité et c'est tellement *nois* les hommes. J'entrevois tellement de médiocrité dans les années à vivre que je voudrais mourir demain.

Mourir en combattant, l'âme en état de grâce, sachant ce que l'on risque, pourquoi on le risque et le faire joyeusement. Nous perdons si peu et nous gagnons tant qu'il faut être fou pour craindre la mort.

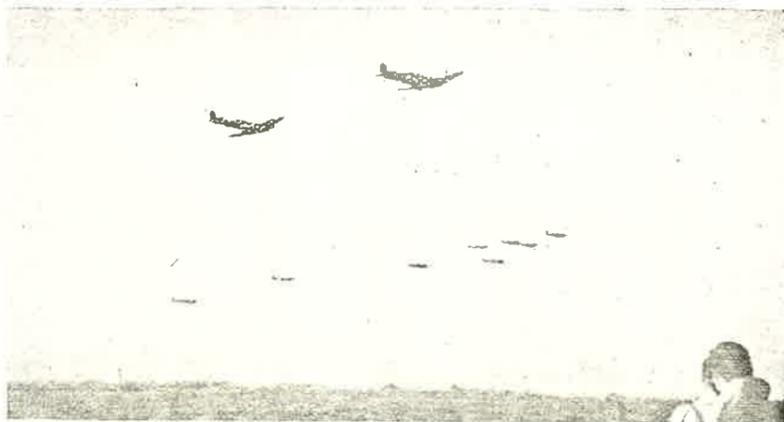
L'héroïsme comme l'entendent les hommes est facile — mais la patience, cette patience de tous les jours pendant des *années* — ça c'est affreux.

L'ensemble des années, c'est là qu'on pense sûrement, qu'on pense des idées à part de notre nature — qu'on éprouve des sentiments qui ne dépendent pas de notre nourriture ou de nos nerfs — que notre volonté n'est pas un enthousiasme naïf et bête, mais une décision réfléchie.

La patience de vivre *dans* le médiocre, *en* médiocre, sans savoir si on pourra jamais en sortir, c'est quelquefois plus qu'on peut supporter !

Lettre du 13 Juin 1941.





A 9 h. 16, pour la deuxième fois...

HORNCHURCH

18 août 1942, 23 heures.

Cette fois-ci, ça y est!

A 17 h. 30 ce soir, tous les pilotes furent appelés à la Salle de Renseignements. En entrant dans la grande pièce meublée de fauteuils et de chaises comme une salle de spectacle, j'y trouvai une atmosphère différente de celle des autres jours. Les contrôleurs de l'Ops Room étaient là ce soir, et beaucoup d'autres officiers qui n'y viennent jamais d'ordinaire. Le Commandant du Secteur et le Commandant de la Wing arrivent enfin, suivis de l'Officier de renseignement, tous trois les bras chargés de papiers et de cartes.

Un silence étonnant s'était fait tout à coup.

— Well! dit le C.O. (1) d'une voix grave, demain matin à l'aube une division canadienne débarquera à Dieppe.

Une tempête d'enthousiasme accueillit ces mots. Le Commandant du Secteur souriant, attendit un instant, puis, ayant d'un geste imposé le silence, il ajouta :

— Et à onze heures tout le monde réembarquera!

Cette phrase fut comme une pierre tombale rabattue sur nos illusions et, dans les yeux de mes pilotes, je pouvais lire l'immense désappointement qui s'emparait d'eux; Quoi? on allait débarquer! on prendrait une ville et tout cela pour rien?

Ils ne comprenaient pas, ne voulaient pas comprendre, ni admettre qu'une fois le pied mis sur notre sol, on put en repartir délibérément.

(1) C. O. Commanding Officer - Commandant du Secteur.

19

A O U T 1942 :

D I

E P P E . . .

(Extrait du

carnet de route d'un commandant)

Mais les pilotes d'Ile-de-France n'ont aucune influence sur les décisions de l'État-Major Impérial, et après tout on se payera demain sur la peau des Boches qui devront bien réagir en face d'une telle expédition.

Le Group Captain maintenant détaillait l'opération : Avant l'aube des escadrons de Hurricanes, dont celui de Fayolle, vont bombardier et mitrailler les positions allemandes de la côte; au même moment des bombardiers « Boston » lâcheront une succession d'écrans de fumée pendant que les Commandos aborderont à l'est et à l'ouest de la ville où ils doivent enlever d'assaut les batteries qui la défendent. Par un chenal que déblayeront les dragueurs de mines, toute une flotte de bateaux spéciaux débarqueront alors sur la plage même de Dieppe les régiments canadiens et les tanks qui doivent les appuyer. Et les noms des unités qui, après avoir traversé les mers vont renouer des liens de sang avec le « vieux pays » nous émeuvent. Il y aura là, demain, sur la terre normande « les Fusiliers de Mont-Royal » et le « Royal Canada ». Ce sont les soldats de Montcalm qui reviennent. Les Français ne sauraient s'y tromper.

Des destroyers de la Navy participeront eux aussi à l'opération et, pratiquement, toute la chasse de la R.A.F. est dans le coup. Il s'agit, en effet, de maintenir une suprématie absolue dans le ciel de Dieppe pour empêcher la Luftwaffe d'intervenir contre les Canadiens et la Marine qui les transporte.

Le Commandant de la Wing prend ensuite la parole pour nous dire qu'on attend de nous un travail intensif; des repas seront servis au dispersal car nous n'aurons sans doute que le temps d'avaler un peu de nourriture entre deux vols, pendant qu'on refera les pleins. Pour la première mission nous décollerons de nuit à 4 h. 35. « Dutch » volera avec le 340 et la Wing tout entière en est

— quatre squadrons — les deux qui sont ici, ainsi que les deux autres qui sont stationnés sur le terrain satellite de Fairlope.

Enfin, avant de lever la séance, le Group Captain indique que le terrain est consigné à tous et que le téléphone est interrompu, sauf ordre spécial de lui-même. En sortant du Briefing, j'emène Labouchère et Mouchotte dans mon bureau où nous rejoignent Herrera, Tilly et Monsieur Day. Nous composons les équipes de pilotes qui se relaieront à chaque opération. J'exige que Mouchotte et Labouchère également alternent, pour rester frais jusqu'au soir, me réservant de participer moi-même à toutes les sorties au moins jusqu'au réembarquement. Nous gagnons ensuite le mess et, après un dîner léger, expédié en vitesse, nous passons le reste de la soirée sur la pelouse à discuter et épiloguer sans fin dans le calme du soir, où rien ne laisse présager l'orage d'Enfer qui va se déchaîner dans quelques heures à peine. Chacun laisse peu à peu renaître ses espoirs et sourdement en nous l'idée germe que peut-être on restera « quand même ». Je suis frappé une fois de plus par cette hantise de tous chez nous, pilotes et mécanos, qui ne vivent pratiquement que pour rentrer en France, après en avoir foutu les Boches à la porte ou les y avoir enterrés.

Quand tout à l'heure le Group Captain Lott a mentionné que les pilotes en difficulté pourront se poser train rentré sur le champ de courses où des Commandos les recueilleront, j'ai vu de telles expressions et de tels sourires illuminer les visages des Français, que j'ai dû les prévenir qu'aucun atterrissage ne serait admis sans preuves péremptoires des raisons qui l'auront motivé.

Quant à Tilly, ce soir il ne parle que de monter une mitrailleuse sur le Tiger Moth, notre petit biplan de liaison, pour se faire conduire là-bas,



Se battre... très haut dans le ciel!

« car, me dit-il, si on reste, on aura besoin sur place d'un officier mécanicien pour les zincs en panne ».

Brave Tilly, va! comme si tu y croyais toi-même à ton bobard; ce que tu voudrais, toi aussi, c'est en découdre et pourtant Dieu sait que tu as fait ta part avant de nous rejoindre, et sur les corvettes, et au cours de missions spéciales en France occupée!

HORNCHURCH

19 août 1942

Nuit agitée! Impossible de dormir dans cette fièvre! Il faut avoir vécu une nuit comme celle-là pour savoir ce que veulent dire ces mots « Veillée d'armes ».

3 h. 30. — Réveil. Je m'habille; tenue numéro un. Si je suis descendu aujourd'hui, je tiens à l'être proprement.

3 h. 45. — Rasé et paré, je descends à la salle à manger prendre le « early tea » (1). Tous les pilotes arrivent, un à un ou par petits groupes; la plupart ont eu la même pensée que moi et ont troqué le battle-dress gris-bleu de tous les jours contre la tenue française.

4 h. 10. — Nous sortons du mess pour aller au terrain. La nuit étoilée est magnifique, mais noire. Au dispersal ceux qui sont du premier départ s'agitent, fignolent leur équipement; les autres, cachant mal leur envie, les aident de leur mieux. Dehors, dans la nuit froide, les mécanos essaient les moteurs et se livrent à une ultime inspection qui fait courir des petits ronds de lumière blafarde sur les grandes silhouettes noires des Spits au repos.

Le Wingco devant voler avec nous, je prendrai la tête du Flight « B », « Blue Section ». Je suis un peu anxieux de ce décollage en vol de groupe dans le noir total.

4 h. 30. — Les pilotes gagnent leurs appareils dans la nuit qui s'attarde. Un à un, les moteurs démarrent. Les feux de bord maintenant allumés révèlent dans un scintillement d'étoiles vertes et rouges les avions disséminés autour du terrain.

4 h. 35. — Je vois s'ébranler l'avion de « Dutch », qui gagne lentement le côté sud de la piste. Dans le ronflement de tonnerre de 24 moteurs qui déchirent la nuit, les petites lumières multicolores vont en dansant se ranger au bout du terrain.

4 h. 40. — Le Wing Commander Hugo décolle avec Bouguen comme « Red 2 », Schlœsing « Red 3 » et Chauvin « Red 4 ». A mon tour, je mets la gomme, j'ai derrière moi Boudier, « Blue 2 », Fournier « Blue 3 » et Taconet « Blue 4 ». Enfin Mouchotte entraîne à sa suite Yellow section, suivi de près par les avions du Squadron 122.

A 4 h. 45. — Les deux squadrons sont formés en l'air et ont été rejoints par les deux autres groupes partis de Fairlope. Tous feux allumés dans la nuit qui pâlit au loin vers l'est, nous mettons tous ensemble le cap vers la France.

**

Un à un, les feux de position s'éteignent, dès qu'il fut possible de discerner l'ombre des avions voisins sur le ciel où commençaient à paraître les signes avant-coureurs de l'aube. Sur la fin du parcours, nous eûmes pour nous guider un grand halo rougeâtre qui s'élevait de Dieppe, où à l'heure prévue nous prenions position au-dessus des plages de débarquement.

Je crois que le souvenir de cette première sortie restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui y participèrent. A 1.500 mètres sous nos ailes, la bagarre faisait rage, les explosions

déchiraient de leurs brutales le rideau sombre de la nuit qui enveloppait encore la côte. Les traçantes des armes automatiques semblaient coudre d'un fil d'or ou de pourpre le décor qui sortait peu à peu du néant et qu'enveloppaient déjà, grandes écharpes ternes, les écrans de fumée. Et le jour se leva dans une aube grise aux reflets roses, d'où commençait à surgir un monstrueux soleil couleur de sang.

Mais nous n'étions pas là pour jouir de ce spectacle fantastique, des gerbes de traçantes dorées vinrent nous le rappeler brutalement. Sortis de la nuit, les F.W. 190 faisaient leur première apparition. Instantanément, nos gars font face et répondent au défi. La passe est rapide et les Boches s'esquivent, non pas pourtant sans que l'un d'eux se soit fait sonner par l'aspirant Boudier. Celui-là a disparu en vrille et, bien que nous ne puissions l'homologuer, il est probable qu'il n'a jamais rejoint sa base. Pour ma part, je dégage par une courte rafale un Spit de Yellow Section attaqué par un Focke Wulf qui s'évanouit, sans que je puisse savoir si mes balles ont porté.

A 5 h. 50, les Squadrons qui viennent nous relever arrivent. Retour par Beachy Head. Multitude de barges (2) et de bateaux divers qui descendent sur Dieppe. On se pose. Explication de coup en présence de Herrera, notre Officier de Renseignements, qui arrive à grand-peine à garder son calme professionnel et à démêler quelque chose de précis dans les récits encore empreints d'une prodigieuse excitation.

Mais Kerlan n'est pas là. Touché par un F.W. 190 qu'il n'avait pas vu venir, il a eu une fuite de Glycol et s'est posé en mer. Il y a disparu avec son appareil pendant plus de quarante-cinq secondes, sous les yeux du Lieutenant de Vaisseau Gibert qui l'avait suivi dans sa descente. Comment il a réussi à se dégager, et, tel un bouchon, à remonter à la surface où il a été repêché moins de cinq minutes après, demeure un mystère. Mais il est sain et sauf, et c'est le principal.

**

A peine étions-nous sortis de nos avions que l'on nous ordonnait de nous préparer à repartir. Pendant que l'on fait les pleins et qu'on réarme canons et mitrailleuses, nous avalons le *breakfast* (oh, combien *fast*!) que de gentilles Waaf nous ont apporté au dispersal.

Après une longue attente au « stand by », nous redécollons pour la même mission. Il est 9 h. 16. Arrivée au-dessus de Dieppe, sans incident, mais au sol ça n'a pas l'air d'aller tout seul. Soudain, je vois une traînée de bombes tomber

(1) Early tea : thé matinal accompagné de biscuits pris avant le breakfast copieux.

(2) Barges : Chalands automoteurs de débarquement.

dans l'eau autour d'un destroyer. Un bombardier boche, sans aucun doute, mais je n'arrive pas à le repérer. Je préviens le Wingco, lorsque tout à coup, trois Dornier 217 apparaissent au sud, volant plus haut que nous et parallèlement à la côte. Je lance dans mon micro le « Tallyho » et fonce dans leur direction, suivi de ma section. Je vois Labouchère et Blue Section qui font de même, tandis que l'adjudant Darbins, « Blue 2 », se détache et plein gaz monte seul de son côté.

Soudain, j'entends la voix du Lieutenant Chauvin, « Red 4 », qui résonne : « Focke Wulfs behind : look out ! » (1). Je tourne ma section si brusquement que je croise à les toucher les F.W. 190 sur le point de tirer. L'escorte des bombardiers boches a bien joué, ils ne nous ont pas eus, mais nous avons perdu de vue les Dorniers dans la manœuvre à laquelle ils nous ont contraints. Je reviens au-dessus des bateaux dont nous avons la charge et j'appelle à la radio pour reformer le squadron dispersé.

A ce moment précis, j'aperçois deux Dornier 217, tout noirs, qui piquent sur les bateaux au-dessous de moi. Suivi de Red Section, j'ouvre les gaz en grand. Avant d'être à portée de tir, hélas, je vois le premier Boche lâcher ses bombes, j'attaque le second, qui, frappé par mes balles et celles du Lieutenant Massart, mon numéro deux, dégage sans avoir largué ses projectiles.

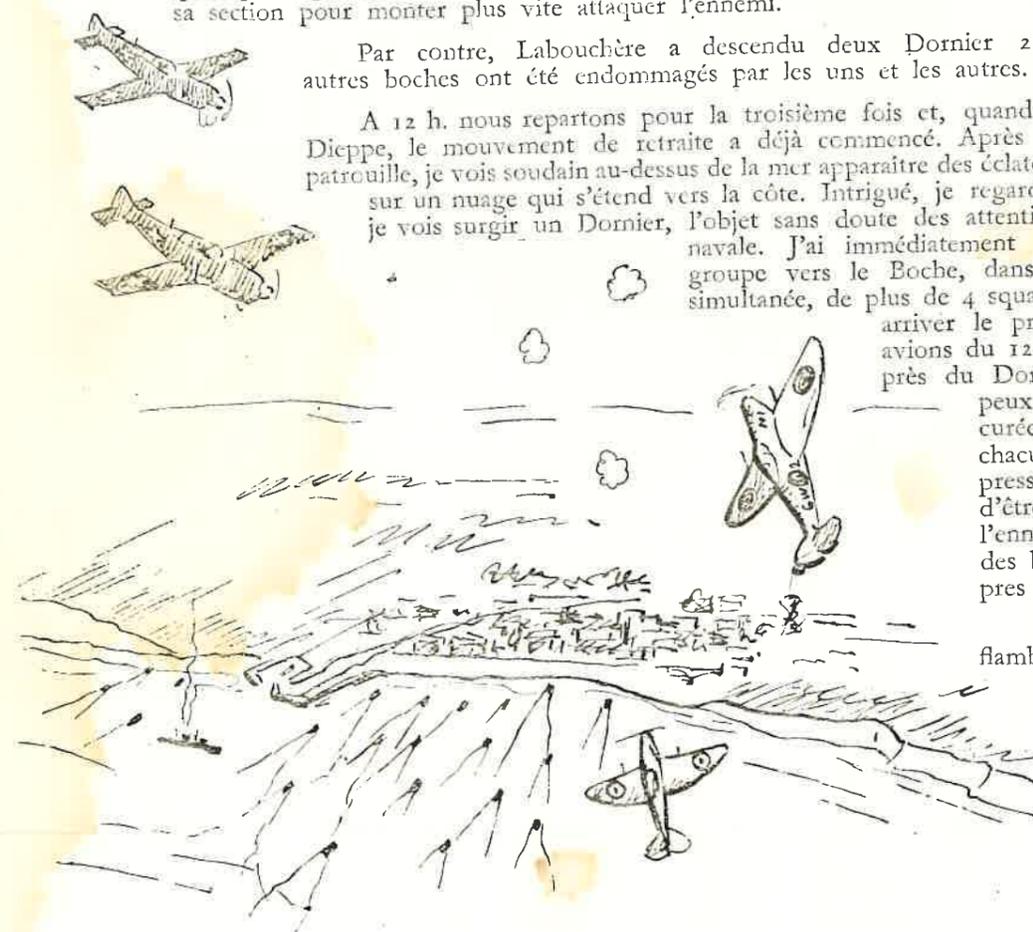
Nous rentrons à 11 h., mais Darbins est « missing ». Il a été descendu par les Focke-Wulfs, alors qu'emporté par son enthousiasme et son désir d'abattre un Dornier, il s'était séparé de sa section pour monter plus vite attaquer l'ennemi.

Par contre, Labouchère a descendu deux Dornier 217, et quelques autres boches ont été endommagés par les uns et les autres.

A 12 h. nous repartons pour la troisième fois et, quand nous arrivons à Dieppe, le mouvement de retraite a déjà commencé. Après vingt minutes de patrouille, je vois soudain au-dessus de la mer apparaître des éclatements de D.C.A. sur un nuage qui s'étend vers la côte. Intrigué, je regarde et tout à coup je vois surgir un Dornier, l'objet sans doute des attentions de l'artillerie navale. J'ai immédiatement entraîné tout le groupe vers le Boche, dans une ruée, hélas simultanée, de plus de 4 squadrons. Je pensais arriver le premier, mais deux avions du 122 sont déjà là, si près du Dornier que je ne peux tirer. C'est une curée extraordinaire où chacun tire mal, trop pressé, dans l'espoir d'être celui qui abattra l'ennemi, et au milieu des balles de ses propres coéquipiers.

Le Fritz fume et flambe de toutes parts, mais vole toujours vers la côte où il finit par aller s'écraser. Victoire

(1) Focke Wulfs behind ! look out ! Focke Wulfs derrière, gare à vous !



sans gloire, qui est homologuée collectivement au groupe tout entier.

Enfin, à 18 h. 10, nous retournons une quatrième fois, au-dessus des derniers bateaux qui rentrent en Angleterre, et cette fois-ci, c'est Béchoff qui tire et endommage un autre bombardier.

Je suis moulu ce soir, déçu quand même de voir cette journée terminée sans que demeure l'espoir du vrai débarquement dans l'avenir prochain, car l'automne est là et rien ne se fera plus maintenant avant le printemps.

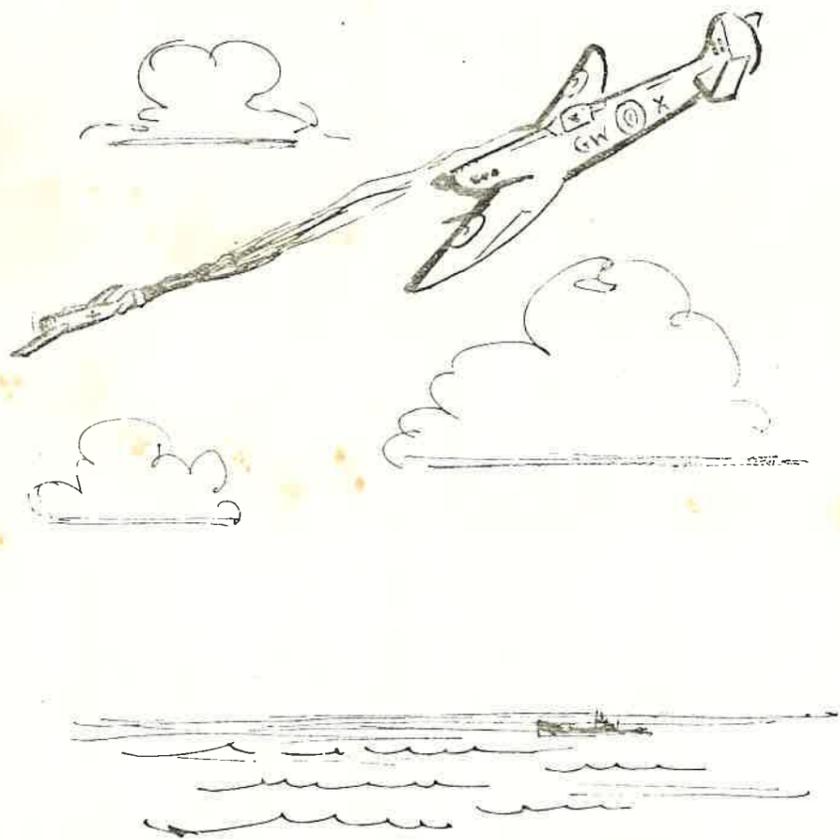
Nous avons quand même aujourd'hui, au cours de cette opération qui portait le nom d'« Operation Jubilee », abattu trois bombardiers Dornier 217 et endommagé 5 autres, ainsi qu'un F.W. 190 au prix d'un pilote et deux avions perdus. Ce score est parmi les bons, surtout si on considère les circonstances et les heures où nous fûmes engagés. Certains ont eu plus de chance, ils se trouvèrent là au moment des attaques les plus

fournies de la Luftwaffe, mais d'autres aussi n'ont rien vu ni marqué aucun point.

Tard ce soir une nouvelle effroyable est venue frapper tout le groupe Ile-de-France, mais Labouchère et moi plus que tout autre ici. Le 174 ce matin, à la première sortie, a perdu les trois pilotes français qui s'y trouvaient : Dufretet, Van Louis Mersch, et François Fayolle, qui pour la première fois conduisait son Squadron au combat. Je suis effondré — François, à qui toujours la chance avait semblé sourire, qui était adoré de tous et le méritait tant, — François a disparu sans paraît-il que personne puisse donner la moindre indication à son sujet.

Le Squadron Leader Barton, « Albert », officier de renseignements du secteur, remua ciel et terre dans l'espoir d'obtenir des précisions. Mais jusqu'à présent ses efforts sont vains, personne ne sait rien, sinon que Fayolle est « missing » (1).

(1) « missing » : disparu



A la mémoire du Général BROSSET

† Le 20 novembre dernier, à Champagne, dans le territoire de Belfort, un monument à la gloire du Général Brosset était inauguré en présence du Général de Larminat qui prononça le discours suivant :

Sur ce pont, voici un an, disparaissait le Général de Division Diego Brosset, commandeur de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération, alors qu'il revenait des premières lignes où il était allé donner le départ à l'offensive qui devait conduire la 1^{re} D.F.L. au-delà des Vosges, et consommer la défaite de l'ennemi en Haute-Alsace.

Il tombait en pleine gloire, en pleine action, dans le style selon lequel il avait conduit sa vie, selon lequel il conduisait sa Division. En d'autres temps, les héros étaient frappés au rythme du galop de leur cheval. Lui, dans cette guerre moderne dont mieux que quiconque il avait su comprendre le rythme où la hardiesse s'allie si intimement aux combinaisons des matériels, c'est bien au volant de sa jeep qu'il devait être frappé, dans une de ces courses endiablées qu'à tout moment du combat, de jour et de nuit, il entreprenait le long de la ligne de feu. Car le Général Brosset conduisait sa bataille, à la fois de son P.C., dont l'organisation et le fonctionnement étaient des modèles, et sur la ligne même, où il intervenait sans cesse aux points et aux moments critiques, pour se rendre compte, préparer, diriger. Cette dualité, qu'il dominait avec maîtrise, lui imposait une activité écrasante, qu'il ne pouvait fournir que grâce à une exceptionnelle vigueur physique et intellectuelle, et aussi en s'exposant sans compter. Mais ainsi nourri heure par heure de la substance même du combat, en pesant toutes les réalités matérielles et humaines, il pouvait effectuer les calculs les plus justes et les plus prompts, les traduire en décisions opportunes et vite exécutées, et ainsi atteindre le magnifique résultat qu'il cherchait : gagner sa bataille au mieux, et au prix de moindres pertes d'hommes. La hardiesse qui lui a coûté la vie en avait beaucoup

épargnées, avait rapporté à sa Division de beaux succès, avait valu de rudes coups à l'ennemi.

Le Général Brosset était de la grande race, de celle où s'équilibrent la puissance du cœur, la puissance physique, la puissance intellectuelle, la race des héros et des constructeurs, la race des forts et des généreux. Un tempérament d'une exceptionnelle richesse le poussait d'instinct vers tout ce qui était grand, beau, noble, vers les grandes actions et les belles créations, le gardait de tout ce qui est mesquin et bas. Toute sa carrière est faite d'instinct vers l'aventure glorieuse, élan équilibrés par une rare ténacité, couronnés des plus belles réussites.

En 1915, sitôt ses 17 ans, Brosset s'engage et se fraye sa voie comme simple chasseur alpin, à coups d'actions d'éclat. La fin de la guerre le trouve aspirant, titulaire de quatre citations. Sitôt sorti de Saint-Maixent, comme officier colonial, il s'oriente vers les théâtres où il sait devoir trouver la vie rude, aventureuse, dangereuse, où l'on peut se battre, déployer des initiatives, construire, vers les confins sahariens. Et du Soudan à la Mauritanie, au Sud Marocain, au Sud Algérien, il déploiera sa valeur pendant 15 ans, laissant aussi grand renom aux Affaires Indigènes du Maroc qu'aux méharistes de Mauritanie et à ceux d'Afrique du Nord. Le premier à reconnaître Tindouf la Mystérieuse en 1925, avec la Compagnie de la Saoura, il sera aussi le premier à l'occuper définitivement en 1934. Cependant, arabisant et écrivain de race, il s'affirme l'un des meilleurs connaisseurs et peintres du désert.

Entre deux séjours, il suit les cours de l'E. S. G., organisme supérieurement contrôlé, car Brosset, veut être un soldat et un homme complet chez qui l'expérience, le métier, s'enrichissent de la connaissance théorique. Et aussi, il fonde une famille, toujours dans la même ligne, associant à sa destinée la fille de l'illustre soldat qui représente son idéal de l'homme et du chef.

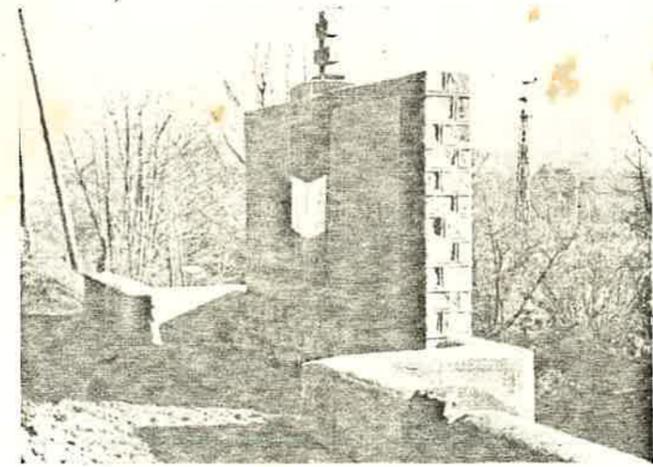


Photo S. C. A.



Les jours sombres de 1940 le trouvent à la mission militaire française en Colombie. Le choix se présente à lui, soit d'attendre prudemment derrière le paravent de la discipline — la plupart de ses camarades agissent ainsi — soit de prendre le plus grand risque pour mieux servir. Et c'est ainsi qu'il opte pour la France libre, au moment le plus difficile, après Mers-el-Kébir, après Dakar, affirmant sa foi dans les destinées de son pays, calculant juste les possibilités et les chances, libérant aussi sa conscience de soldat français.

Brosset connaîtra d'abord chez nous l'épreuve, peut-être la plus difficile à supporter pour son tempérament, d'attendre son tour de combattre dans un poste administratif. Car nous avons peu de commandements d'opérations, faute d'effectifs et de matériels, et nos charges politiques sont lourdes et il y faut des hommes de qualité. Après la campagne de Syrie où il sert auprès du Général Catroux, il reçoit le commandement de la difficile région de l'Euphrate, où il fait preuve des plus hautes qualités de chef, de politique et de diplomate. Non seulement il y sert bien son pays, mais il sait y réserver intact et enrichir son potentiel militaire.

Il peut être dégagé fin 1942, où je puis lui donner les commandements de la 2^e Brigade, qu'il enlèvera brillamment quelques mois plus tard à l'assaut des positions de Takrouna, en Tunisie. C'est alors qu'il reçoit le commandement de la 1^{re} D.F.L. où il va pouvoir donner sa mesure dans un commandement à sa taille.

Il formera tout d'abord sa Division, constituée d'éléments valeureux, certains riches de gloire, mais disparates et incomplets. C'est véritablement lui qui organisera, instruira, entraînera une 1^{re} division Française Libre capable de porter dignement au combat le renom des Français Libres dans les dures batailles d'Italie et de France. Ce travail de préparation, ingrat mais indispensable, il le mènera avec une foi, un enthousiasme, une bonne humeur, un culte du détail et du travail bien fait, véritablement exemplaires.

Cette 1^{re} D.F.L., qui méritera vraiment d'être appelée la Division Brosset sans que nul puisse s'en offusquer, tant il y aura mis du sien, tant il aura réussi à être le frère aîné de tous en même temps que leur chef, il aura la gloire de la conduite, de victoire en victoire, de la bouche du Liri aux Vosges. Je veux rappeler ici succinctement la suite de ses combats, en hommage au Général Brosset, mais aussi en hommage à tous nos amis Français Libres, cœurs ardents et purs, qui sont tombés avant lui au long du chemin, pour que s'accomplisse la grande œuvre auquel ils avaient dévoué leur vie dès 1940, et qui ont accueilli leur chef de file dans l'au-delà.

Combats de rupture de la boucle du Liri, enlèvement de San Andrea, San Ambrogio, San Apollinare, San Giorgio, du 11 au 16 mai.

Combats de Chiala, Ponte Corvo, Monte Lencio achevant la défaite de l'ennemi et interdisant son rétablissement sur la ligne dite « Hitler ».

Retour en ligne au début de juin, pour participer à la prise de Rome, en enlevant la Villa Adriana, Tivoli, et franchissant le Teverone.

Du 9 au 21 juin, poursuite de l'ennemi jusqu'à la plaine de Toscane, jalonnée par les noms de Montefiascone, Acquapendente, Casciano dei Bagni, Radiorofani.

En France, c'est d'abord la prise de Toulon avec ses combats d'Hyères, la Grau, la Garde, le Pradet, ouvrages du Touar, St-Jean du Var, du 20 au 24 août.

Puis la poursuite par la vallée du Rhône, la prise de Lyon, Autun, Dijon. La prise de contact et l'enlèvement de la ligne avancée de résistance ennemie en avant des Vosges, les combats de Lyoflans, Andornay, Clairegoutte, Ronchamp. La Division est à pied d'œuvre pour l'offensive décisive.

En ce lieu même, Brosset pouvait tomber, le 20 novembre 1944, sa Division continuait sur sa lancée, comme il l'avait formée, comme il l'avait orientée, enlevant Giromagny, le Ballon d'Alsace, Rougemont, Massevaux, Bourbach, débouchait en plaine, au moment voulu pour apporter à la bataille de Haute-Alsace un concours décisif.

Ce monument commémorera la vie et la mort d'un des meilleurs parmi les enfants de la France, mais aussi beaucoup de notre cœur, à nous qui l'avons connu, restera attaché à cette froide pierre. Peu de personnalités étaient aussi séduisantes que celle de Brosset, dont l'élevation de cœur et de caractère allait de pair avec la richesse des dons physiques et intellectuels.

Nous saluons respectueusement la douleur de Madame Brosset, fille de héros, veuve de héros, digne par sa vaillance et son stoïcisme de sa race et de son époux, après en avoir été la compagne la plus courageuse et la plus utilement associée à sa vie et à son œuvre. Ses enfants seront aussi fiers du nom de Brosset que de celui de leur grand-père Mangin; ils auront de qui tenir.

La France pouvait encore attendre beaucoup du Général Brosset, jeune et vigoureux, enrichi d'une incomparable expérience. Que du moins son souvenir et son exemple servent et que ce monument soit un témoin écouté de ce que peuvent des fils de France quand ils se mettent corps et âme au service du Pays. J'apporte ici l'hommage solennel et affectueux du Général de Gaulle à l'un de ses premiers et meilleurs compagnons, à un grand soldat français. J'apporte le témoignage de l'admiration et de l'affection des chefs, des compagnons d'armes, des amis du Général Brosset. La France renaitra de sacrifices d'une aussi grande portée.

Le Général COLLET



LES états de service du prestigieux Général Collet nous sont trop familiers pour qu'il soit utile d'en retracer ni le détail, ni les grandes lignes dans ce bulletin.

Son rôle, cependant, à partir des « honteux armistices » est moins bien connu. Ardent partisan du Général de Gaulle en Syrie où il commande le 5/5 Marocains, il voulut aussitôt poursuivre, aux côtés des Anglais, la lutte. Mais c'est avec son Bataillon d'Alep en entier qu'il entendait le faire. Il prépare donc son départ; hélas, un revirement brusque dans l'attitude du Général Mittelhauser paralyse Collet. Néanmoins, il entre en contact avec le commandement britannique de Palestine. Il en reçoit l'ordre de demeurer sur place en Syrie.

Revenu à Damas en octobre 1940, il met sur pied un groupe de partisans tcherkess fort de quatorze escadrons dont la mission est de surveiller la frontière de Transjordanie-Palestine. Il réussit, grâce à ses contacts étroits avec le gouvernement syrien, à empêcher l'installation en Syrie des commissions italo-allemandes. En avril-mai 1941, l'insurrection irakienne se déclenche. Collet, devant la trahison

évidente de Dentz qui livre aérodromes et ports aux Allemands, devant l'apathie générale, devant la « maréchalité » aigüe des Français du Levant, décide de passer aux F.F.L. Le 21 mai 1941, le Colonel Collet, avec 25 officiers, 30 sous-officiers, 4 à 500 Tcherkess, rejoint effectivement en Palestine les Forces Françaises Libres, et le 8 juin 1941 il participe aux opérations à la tête du Groupement de Cavaliers de la Division Legentilhomme. Le 22 juin, le Général Catroux le nomme délégué à Damas. Il est Général de brigade en juillet 1941. Malheureusement, il tombe gravement malade en juillet 1943.

En octobre 1943, il commande la Division et la région de Meknès où il se rétablit et espère partir en opérations. En janvier 1944, le Général de Gaulle le fait Compagnon de la Libération à Alger. Sa santé s'oppose tout à fait à son départ en opération de guerre et il part à Toulouse commander la 17^e région. En fin 1944, il est fait Général de Division et Grand Officier de la Légion d'Honneur. Ses dernières forces, il les use à rétablir l'ordre et la justice dans sa Région Militaire qui a été profondément troublée dans les semaines qui ont suivi la Libération. Il meurt d'épuisement vers le milieu d'avril 1945.

UN COMITÉ D'ÉRECTION

d'un monument à la mémoire du Général COLLET a été constitué. En voici les membres :

I. COMITÉ D'HONNEUR

Président : Général d'armée CATROUX, *Ambassadeur de France à Moscou.*

Membres : MM. PUAUX, *Ambassadeur, Résident Général de France au Maroc.*

CHATAIGNEAU, *Gouverneur général de l'Algérie.*

Général de C. A. LEGENTILHOMME.

Général de C. A. de LARMINAT.

Général de C. A. KENIG.

Général de C. A. BEYNET.

Général de D. I. CAZAUD.

Contre-Amiral ORTOLI.

II. COMITÉ

Présidents : M. BERTEAUX, *Commissaire de la République pour la Région de Toulouse.*

Colonel RAYNAUD, *Commandant provisoire de la 17^e région militaire.*

Vice-Présidents : M. VERNET, *Préfet de la Haute-Garonne.*

M. BADIOU, *Maire de Toulouse.*

Membres :

Colonel SÉGUIN.

Colonel SAMUEL.

Lieutenant-Colonel DIFARY.

Lieutenant-Colonel DEJOUX.

Lieutenant-Colonel BERTHIER.

Secrétaire : Chef d'escadron PLAYOULT.

Trésorier : Chef de bataillon PERRIER.

DÉLÉGUÉS DU COMITÉ

PARIS Colonel RENAUDIN.

LEVANT Général de D. I. MONCLAR.

MAROC Colonel des ESSARTS.

ALGÉRIE Chef de Bataillon de REFFRE.

ALLEMAGNE Colonel MASSON.